

Continental Saigon

Philippe Franchini

Réédité par les éditions des Equateurs, 2015

La réédition de ce livre est bienvenue, Philippe Franchini m'a précisé lors de notre rencontre au Salon du Livre et des Arts de l'Haÿ-les-Roses en octobre 2013, que sa première édition (Olivier Urban, 1976) était épuisée. Sa réédition en 1995 aux éditions A.M. Métaillé était également épuisée. L'Indochine française a certes disparu depuis longtemps, mais elle occupe toujours l'esprit de ceux qui y sont nés ou qui y ont vécu pendant longtemps.

Le récit *Continental Saigon* de Philippe Franchini évoque bien l'atmosphère de fin de règne de cette Perle d'Orient qui fait tant rêver ceux de Métropole.

Tête de poulet et cul de canard

Tel est le destin de l'auteur, annoncé dès la première ligne du récit.

Cette expression d'origine vietnamienne désigne tout *métis*, né de père blanc et de mère indigène, en l'occurrence de Philippe, né de Mathieu Franchini, jeune Corse instituteur de son état, venu tenter son aventure à Saigon, vite marié à la jeune Lê Thị Trong (Tâm), Anna de son prénom chrétien, fille du đốc phủ (Chef de canton) Lê Văn Mậu, homme riche et influent, qui fait partie des fonctionnaires indigènes collaborant avec le pouvoir colonial.

L'auteur décrit avec tendresse son enfance passée dans le vaste domaine de ses grands-parents maternels à My Tho, dans la verdure et au soleil, très choyé par les ancêtres et sa mère bien aimée mais un peu solitaire car l'enfant ne joue pas avec les jeunes indigènes pauvres qui s'ébattent joyeusement dans la rue. Le père, homme d'affaires occupé, ne vient que rarement rendre visite à l'enfant dans sa grosse Buick noire, signe patent de réussite.

Bientôt, le destin frappe : en 1932, la mère meurt. Le petit Philippe trouve là son premier grand chagrin, consolé et protégé par sa famille vietnamienne et sa tante paternelle corse, Philippa, qui était venue à la rescousse de Corse,

d'abord pour veiller sur Tâm tombée malade puis pour prendre en main l'éducation de l'enfant, aidée par la fidèle Assam, Chinoise dévouée et coquette.

Là où le racisme apparaît

Quand on est métis, on n'est pas comme tout le monde. Ni poulet, ni canard, c'est bien incommode et Philippe va s'en apercevoir vite à ses dépens dès l'entrée à l'école.

Le voici accompagné de sa grand-mère Annamite arrivant à l'école, et pleurnichant dans ses bras. Ce spectacle n'échappe pas à ses petits camarades Français.

Un dialogue bref mais violent s'en suit :

- *Qui c'était la vieille Annamite qui t'embrassait hier ?*
- *C'était ma grand-mère.*
- *Ta grand-mère est Annamite ? Mais alors, tu n'es pas Français ?*
- *Si, je suis Français. Mon père est Français !*
- *Non, tu n'es pas un Français. Tu es un métis !*

Voilà, tout est dit.

Etre ou ne pas être, tel est le problème.

Le problème de Philippe est qu'il est métis, état fragile aux yeux de la société coloniale, même s'il est privilégié grâce à la situation de son père et de ses grands-parents maternels. Que dire des métis nés de pères inconnus et de mères indigènes pauvres qui abandonnent leurs progénitures dans les orphelinats créés par les autorités coloniales et les ordres religieux féminins ?

Castes sociales, races dans la société coloniale

L'auteur décrit avec minutie ce microcosme colonial, la Cochinchine où les codes sociaux ne sont pas écrits mais érigés en conduite rigide, étriquée. La société blanche ne fréquente pas la société indigène et chaque société se subdivise subtilement entre les classes dirigeantes, souvent riches et les petites

gens plus modestes. Mais plus on est petit et blanc, plus on manifeste de mépris envers les indigènes qu'on écrase de termes avilissants de *nia qué* (*nhà quê paysan*), *con gài* (*con gài, jeune fille*), *boy* (*bôi, jeune domestique*), *bep* (*bép, cuisinier*), *coolie* (*cu li*).

Un parent éloigné de Philippe, un certain Quê, revenu de France sous l'uniforme de capitaine, découvre à ses dépens l'attitude méprisante des Français. Quand il se promène en civil, il est copieusement insulté par un sous-officier français qui le tutoie, et le traite de *niaque* (*bounioule ou bougnoule*).

Que dire de l'arrivée de la Légion étrangère dans cette terre où la population locale va voir arriver des Marocains, des Africains, des Allemands ? Les Vietnamiens doivent supporter avec résignation des anciens colonisés français, des Français de la Réunion et des Antilles, encore plus arrogants envers les « indigènes » que les métropolitains.

Trop, c'est trop.

Cette humiliation contenue, il faut qu'elle explose un jour.

Les belles métis

Philippe Franchini consacre quelques pages inspirées à ces métisses qu'on ne nomme pas encore du terme noble d'Eurasiennes, mais de métisses, en vietnamien les *đâm lai* pour les filles et *tây lai* pour les garçons. Ces jeunes filles, souvent nées de pères blancs de modeste condition et de mères indigènes encore plus pauvres, parfois mais pas toujours élevées par des sœurs, suscitent la haine des femmes blanches de la colonie, qui craignent qu'elles chipent leurs maris et des femmes indigènes qui dénigrent ces mères qui n'aspirent qu'à une chose : trouver pour leur fille un mari français ou à défaut un amant qui l'amène en métropole, leur paradis de rêve.

Parfois le rêve se réalise, mais il est le plus souvent brisé par la réalité. C'est ce qui est arrivé à la belle Jacqueline (NB. les métis(es) portent toutes un prénom français mais rarement un patronyme), têt orpheline de père, elle est la fille de Tra Vinh, cuisinière dans une famille française à Saigon. Sa mère lui fait honte, car Jacqueline est belle et vise haut. Elle finit par être la maîtresse d'un banquier français, qui, ça va de soi, l'entretient généreusement à condition qu'elle n'apparaisse pas avec lui dans les réunions de la société coloniale.

Jacqueline finit par faire un esclandre, faisant irruption dans une réception officielle en klaxonnant furieusement pour rappeler à son amant qu'elle est là. Il perd la face et sa place et quitte l'Indochine sans tambour ni trompette. Quant à Jacqueline, elle finit ses jours à Saïgon, devenue une vieille femme dont les traces de beauté d'antan n'apparaissent plus aux yeux de l'auteur.

Note : Philippe Franchini a traité plus largement et profondément le problème du métissage, dans un roman « La Fille Poussière » (1982) puis dans un essai « Métis » (1993, réédité en 2014 aux éd. Baleine).

Il existe d'autres récits concernant les métisses, notamment *Métisse blanche* de Kim Lefèvre mais leur étude n'est pas l'objet de cet exposé.

Note : Kim Lefèvre a également rédigé une contribution sur le sujet dans « Saïgon 1925-1945 » (1992 éd. Autrement), ouvrage collectif dirigé par Philippe Franchini.

Le Continental Saïgon et l'histoire

Quand Philippe Franchini rejoint son père à l'hôtel *Continental* c'est un jeune garçon. Son homme d'affaires de père est au faite de sa carrière, régnant en maître sur ce prestigieux hôtel qui périclitait et dont il a acheté le fonds de commerce en 1931 à Ange Frassetto, un Corse, aidé par son fidèle personnel indigène. Le jeune garçon de dix ans observe avec une rare acuité le riche spectacle qui se déroule dans ce palace, de la terrasse à la véranda où dîne son père à une table privée, ou au premier étage avec son cercle privé, son dancing au nom curieux « Le Perroquet » où tous les jeudis l'élite de Saïgon va se retrouver à sa Potinière autour des thés, des gâteaux, des glaces, et autres délices. Tout le beau monde colonial défile au *Continental*, les Français bien entendu, souvent accompagnés de leurs familles, les riches indigènes, les Indiens, les métis. Font bande à part les Corses, toujours bien accueillis par le patron, parfois aidés généreusement par l'homme qui n'oublie pas qu'il a été aidé à ses débuts difficiles par ses compatriotes.

Mathieu Franchini devient un personnage important de ce Saïgon colonial, connaît tout le monde, des financiers, des hommes politiques, des administrateurs, des Annamites influents, des Chinois riches, des Indiens, des métis et naturellement les Corses qui le vénèrent comme le petit Napoléon lui-même ! Membre du Conseil Colonial, et du Grand Conseil, il est au cœur des

négociations, des intrigues, de tout ce qui se passe d'important en Indochine. Et il va assister de la terrasse du *Continental* aux événements qui marquent l'histoire de l'Indochine de 1931 à 1954, date à laquelle il quitte définitivement le pays.

Le déferlement des événements

Philippe Franchini décrit en historien et en témoin les événements qui ne manqueront pas de survenir en Indochine.

Car on ne peut pas parler du *Continental* sans l'intégrer dans l'histoire générale de l'Indochine.

La rue Catinat où s'érige l'hôtel rappelle le nom du bateau de l'amiral Rigault de Genouilly qui a conquis une partie du pays d'Annam. Ce fut le premier Français qui s'empara de Tourane (Da Nang depuis), de Huê et en dernier lieu de Saigon, le 17 février 1858. Il n'est pas étonnant que les coloniaux donnent le nom de son glorieux navire à l'une des plus belles rues de Saigon.

Mais venons-en à des temps plus contemporains.

La nomination au poste de gouverneur général de l'Indochine de l'amiral Decoux, vichyste affirmé, suit de peu la défaite de la France. Son intendant de police, Arnoux, fréquente assidument le *Continental*. Le coup de force japonais le 9 mars 1945 surprend les Français de la colonie par sa brutalité extrême...

Mathieu Franchini, soupçonné par les Japonais d'aider un réseau de résistance lié à la France Libre, est arrêté par la Kempetaï et enfermé dans une cage.

Les autochtones observent avec ahurissement le spectacle de leurs anciens maîtres humiliés, brutalisés par l'armée de Sa Majesté impériale. Certains en profitent pour régler leur compte personnel.

La capitulation des Japonais est suivie par la prise du pouvoir par le Viet Minh qui a pris vite en main la situation du pays après l'éphémère gouvernement Tran Trong Kim mis en place par les Japonais pour contrer le pouvoir colonial français.

La France revient à la fin de 1945, et au dernier trimestre de cette année, le Corps expéditionnaire occupe toutes les grandes villes et les grandes routes de la Cochinchine donnant de l'espoir aux coloniaux sur place, dont Mathieu Franchini.

Mais on connaît la détermination du camp d'en face, celui de la République du Viet Nam avec à sa tête le président Ho Chi Minh.

La guerre sera longue, de fin 1946 à mai 1954, avec des rebondissements dramatiques, négociations, guerre, renégociations, reprise de la guerre. La chute de Dien Bien Phu signe la fin de la guerre d'Indochine, la fin de la colonie française. Mathieu Franchini quitte définitivement l'Indochine pour regagner la France.

Philippe Franchini reprend le *Continental* en 1965. Mais le *Continental* n'est pas qu'un vestige de la colonisation. Il est aussi le témoin des événements de la seconde guerre du Viet Nam, et réalise nombre d'œuvres artistiques ainsi que des films déposés aux archives Pathé (collection Franchini) centrés sur la vie du peuple saïgonnais. Cette guerre est encore plus violente que la première si cela peut se concevoir. Guerre menée par les Américains et les Sud Vietnamiens contre les communistes au Nord et les résistants du Sud qu'ils appellent Viêt Côm. Guerre qui retentit du vrombissement des hélicoptères jours et nuits, et de celui des bombardiers géants américains qui déversent des tonnes et des tonnes de bombes sur le Nord et la piste Ho Chi Minh, où sont larguées des tonnes et des tonnes d'Agent Orange dont les conséquences sont toujours là.

Les journaux du monde entier ont couvert cette période dramatique, des journaux français bien entendu, mais surtout les grands hebdomadaires américains Time Life et Newsweek dont les bureaux sont au Continental et les quotidiens New York Times, Washington Post, The New Yorker, dont les correspondants logent à l'hôtel en face du *Continental* ; le café Givral n'est pas loin non plus, là où les bruits de guerre font fureur, d'où la réputation de « Radio Catinat ».

Le 30 avril 1975 sonne la fin de la République du Viet Nam. C'est une autre ère qui commence.

Philippe Franchini quitte le Viet Nam et gagne la France. Comme son père en 1954. Et rédige peu après son magnifique récit.

Quelques regrets

On aurait aimé que l'auteur évoque plus dans son riche récit les hommes et les femmes célèbres qui ont fréquenté le *Continental Saigon*. Mais si ceci n'est pas le sujet du récit, ces personnages ont rendu mythique le Continental Saigon.

Le poète Rabindranath Tagore, prix Nobel y descend, André Malraux et son complice Chevasson qui attendent là en 1924 l'ouverture de leur procès en correctionnelle à Sai Gon pour leur escapade aventurière à Banteai-Srey au Cambodge, l'ami Paul Monin journaliste a sa maison de presse non loin de là, les journalistes et cinéastes français Lucien Bodard (*La guerre d'Indochine* en deux tomes), Jean Lartéguy (*Le Mal Jaune*), Pierre Schoendoerffer, le grand Graham Greene qui élabore là son fameux *The Quiet American* (*Un Américain bien tranquille*), l'Américain James Jones (*Tant qu'il y aura des hommes* dont on tire un grand film du même titre), les grands journalistes américains dont les reportages de guerre bouleversent l'opinion du monde entier sur la guerre américano-sud-vietnamienne au Viet Nam, Madame Catherine Deneuve, Monsieur le président Jacques Chirac pour ne citer qu'eux.

Ne cherchez plus la rue Catinat

La rue est nommée Catinat, nom du navire de l'amiral Rigault de Genouilly, en 1865, comme nous l'avons signalé.

Elle devient rue TỰ Do en 1955 sous la République du Việt Nam de Ngô Đình Diệm.

Le 14/8/1975 elle devient la rue ĐỒNG Khởi sous le Gouvernement Provisoire Révolutionnaire du Sud Viet Nam, nom qu'elle a gardé depuis.

L'hôtel *Continental*, construit en 1878 par Pierre Cazeau a changé maintes fois de propriétaires : vendu au duc de Montpensier en 1911, puis à Mathieu Franchini en 1931, qui reste propriétaire jusqu'en 1975 date à laquelle il revient à l'Etat socialiste vietnamien.

Dernier mot : Encongaïé

On lit dans l'article d'Arnaud de la Grange présentant le livre de Philippe Franchini dans Le Figaro (Document littéraire du jeudi 18 juin 2015) le terme « encongaïé » pour qualifier le mariage de Mathieu Franchini avec mademoiselle Lê Thị Tâm, indigène cochinchinoise.

La colonie a disparu depuis belle lurette, ce terme a quelque chose d'insolite et même d'injurieux.

Nostalgie coloniale ?

Vu Ngoc Quynh

28 juin 2015

Je remercie Alain Guillemin pour la relecture de ce texte et Philippe Franchini pour l'apport des précisions du texte ainsi que les informations complémentaires sur ses activités multiples.

Qu'ils soient assurés de mes amitiés.

Quynh



318 pages 21.00 €

paru le 21 mai 2015

ISBN 978-2-84990-400-8